

## Le Français inconnu

Nul n'est lié d'aussi près au mouvement olympique et à l'essor des Jeux modernes que le baron français Pierre de Coubertin (1863-1937).

Sans son ardeur impeccable au labeur, son caractère opiniâtre, nous serions privés toutes les quatre années – et désormais tous les deux ans avec le décalage des Jeux d'hiver depuis les années 1990 – de la fête extraordinaire et universelle, le lieu des records, comme un rendez-vous que fixent les exploits à la beauté, les performances à la compétition : les Jeux Olympiques. On a alors l'impression que le monde s'arrête et qu'il s'accélère à la fois, comme un cœur qui bat.

Ce tremblement de tout l'être, je l'ai vécu de l'intérieur sur les deux continents les plus habitués aux Jeux, des séries à la finale, argent puis or, à Munich en 1972, les Jeux marqués par l'attentat, puis à Montréal en 1976, l'année de ma victoire. Ce furent les moments les plus intenses de ma vie. Et je les dois à Coubertin.

Au début des années 1890, aucune des tentatives de rétablissement moderne des Jeux, quel qu'en

soit le pays d'origine, la Grèce comme il se doit, ou Angleterre d'où est originaire le mot *sport*, n'a abouti. Le retour des Jeux était dans l'air du temps dans divers pays et sous diverses formes, mais il a fallu la façon propre de voir les choses de Coubertin, sa projection dans l'avenir et son inlassable énergie pour rénover – verbe qu'il préférait à *recréer* –, pour ranimer ces Jeux, ainsi que son sens exceptionnel du travail en équipe, personnalisé dès 1894 par la fondation dans une petite salle de la Sorbonne du Comité International Olympique, une vraie tribu fervente.

Si l'Olympisme est souvent une affaire d'équipe, avec notamment les relais et les sports collectifs, il a fallu au départ, pour le fonder de toutes pièces, cette équipe transnationale d'amoureux du sport. D'emblée, deux traits distincts sont à l'œuvre, en rupture avec l'Antiquité : tout d'abord, même si les Grecs ne sont pas d'accord, les Jeux auront lieu dans des villes différentes et pas dans une seule comme à Olympie. Ensuite, ils seront ouverts au monde entier, aux cinq continents comme le montre le drapeau olympique annelé créé vers 1913 mais apparu aux yeux de tous à Anvers en 1920.

Coubertin était heureux quand un nouveau pays, si minuscule soit-il, rejoignait le club olympique. En 1896, la seule Olympiade du XIX<sup>e</sup> siècle, un mouvement est reparti après quinze siècles. Le génie de

Coubertin fut aussi de s'entourer des meilleurs collaborateurs.

Le baron ? Parlons de lui puisqu'on parle si mal de lui, quand on parle de lui. Qui le connaît vraiment ? Et sa vie et, indissociable d'elle, son œuvre ? L'une et l'autre se confondent. L'homme indiscutable des Jeux olympiques modernes est largement un inconnu, si ce n'est un mystère doublé d'une énigme. Pour les Français aussi bien que pour les étrangers. Que Coubertin soit français ne veut pas dire que nous le connaissions mieux. Au contraire, il est malheureusement aussi peu connu en France qu'à l'étranger. Qu'il soit français ne fait pas pour autant de lui un être célèbre dans l'Hexagone. Par un troublant paradoxe, tous connaissent les Jeux et si peu son fondateur.

Qui aussi, parmi les nombreux participants aux Jeux, les Olympiennes et les Olympiens, ou les premiers d'entre eux, les championnes et champions Olympiques, connaît ce baron ? Lesquels d'entre eux reconnaîtraient son visage franc, ses yeux malicieux, sa moustache impeccablement lissée, noire puis blanche sous l'effet du temps ? Michael Phelps ou Usain Bolt, qui lui doivent leur règne planétaire, le connaissent-ils ? Rien n'est moins sûr.

Coubertin semble s'éloigner au fur et à mesure des ans. Son entrée prochaine au musée Grévin est tout un symbole. Son visage est figé dans la cire. À moins

qu'il ne s'agisse d'une mise au Panthéon parodique, d'une panthéonisation du pauvre, puisque la question a été posée, en 1964, mais la place était prise par Jean Moulin, puis en 2024, avant d'être finalement écartée. Dans ce cas, où l'avis de la famille Coubertin est évidemment à prendre en compte et à respecter, les mots posés au fronton du monument mentent : la patrie n'est pas reconnaissante à ses grands hommes. À celui-ci en particulier. Pour le malheur de celui qui aimait la reconnaissance, légitime en ce sens, nul n'est moins prophète en son pays que Coubertin.

On est saisi par le contraste entre le gigantisme de son œuvre et le peu de considération, pour tout dire l'injustice, dont il fait l'objet, dans son pays aussi bien.

Et pourtant, l'an 2024 est bien celui où l'on doit parler de lui ou jamais. Puisqu'il est l'une de ces années en - 4 qu'il aimait tant et qui marquaient toujours un anniversaire du 2<sup>e</sup> congrès olympique de la Sorbonne en 1894. Il indique aussi le centenaire de la 8<sup>e</sup> Olympiade à Paris en 1924, qui fut une brillante réussite – sans aucune de ces fausses notes qui entachèrent les Jeux en 1900, 1904 et 1908 – et l'édition des Jeux qui lui ressembla le plus. Son miroir. À le voir fouler allégrement l'herbe du stade de Montrouge avec le Prince de Galles et d'autres dignitaires, on le devine secrètement heureux de la matérialisation de

son œuvre, dont il a toujours revendiqué à raison la paternité et que personne ne pourrait lui disputer sans se discréditer.

Et pourtant. Et pourtant neuf fois sur dix, on le ramène à une formule qui n'est pas de lui. Qui sait aussi qu'il n'a strictement jamais dit ou écrit « *L'essentiel, c'est de participer* » ? Cet énoncé obligé, mais aussi faux, s'il livre certes quelque chose de lui et de sa vision de l'amateurisme, ne sert qu'à le masquer encore plus. Qu'à l'éloigner encore plus de nous. Décidément. L'auteur de ces pages revient précisément sur les conditions dans lesquelles, en 1908, une phrase approchante, elle, a été prononcée. Mais par quelqu'un d'autre, un Américain en Angleterre, l'évêque Ethelbert Talbot.

Que croit-on pouvoir dire de la vérité humaine de Coubertin en le ramenant de manière lassante, paresseuse et sempiternelle à une phrase qu'il n'a pas proférée ? Cette formule est une caricature, tout comme nous le caricaturons à défaut de le connaître. D'autres phrases sur le sport, diablement plus intéressantes et originales, sont citées ici. Comme celle-ci : « *Le sport qui est force et paix, semble précisément appeler un idéal moral basé sur la rigueur vis-à-vis de soi-même et sur l'amour d'autrui* », ou celle-là, à la structure ternaire : « *Le sport va chercher la peur pour la dominer, la fatigue pour en triompher, la difficulté*

*pour la vaincre* ». Certaines des 20 000 pages écrites par l'auteur, voire plus, dont si peu sont disponibles, même sous forme d'anthologie, hébergent de belles phrases et moins péremptives, moins réductrices que la fausse phrase incriminée.

S'il est fasciné par le monde antique, qui l'impressionne et forme son modèle, l'ancien écolier des jésuites fut, au fil de son travail de romain, un pionnier ou, pour reprendre un terme qu'il affectionnait, un *éclaircur*. Il fonda d'ailleurs, autre entreprise pionnière, les Éclaireurs de France en 1912. Qui sait par exemple que c'est probablement dans son domaine normand et familial de Mirville – des nombreux lieux où il vécut son préféré – qu'eut lieu la toute première partie en France de *lawn tennis*? Qu'il fut en 1892 l'arbitre du premier match en France de ce que l'on appelait alors *football rugby*, qu'il préférait de loin, ballon ovale pour ballon rond, au *football association*, et souleva le premier Bouclier de Brennus? En 1906, il tente aussi de faire vivre, avec bien moins de succès, l'élitiste formule des arts olympiques qui mourra de sa belle mort en 1948.

Sans pratiquer lui-même aucun sport, Pierre Grouix, l'auteur de ce livre, étudie la vie du grand homme, de sa découverte du monde éducatif anglo-saxon, où le sport règne en maître et fait vivre les individus, à la rénovation grecque, des Jeux ratés de

Paris en 1900, bloqués par l'Exposition universelle, à l'Olympiade de 1936, qui est celle d'un dieu du stade noir, Jesse Owens aux quatre médailles d'or dont trois individuelles, autant que d'un tyran aveugle, Hitler, qui, d'abord réticent à la présence des Jeux en Allemagne au motif qu'ils menaçaient son idéal nauséabond de pureté raciale, fait d'eux un instrument politique de sa propagande brutale. Les projecteurs géants qui éclairent le stade dans des cérémonies nocturnes dont l'idée plaît à Coubertin, toutefois absent, serviront bientôt à repérer dans le ciel les bombardiers alliés.

Le rapport de Coubertin à Hitler est connu : que le premier n'ait pas critiqué le second, au contraire qu'il ait loué d'un point de vue esthétique l'organisation des Jeux berlinois, fait qu'on n'hésite pas à faire de lui, dès les années Trente, un fasciste, ce qui est bien mal le connaître, et est contraire à ses valeurs. Et comme on n'en est pas à une erreur, ou à une énormité près en ce qui concerne le brillant baron, on n'hésite pas à écrire noir sur blanc et le cœur léger, ou à dire sur des ondes complaisantes sans crainte d'être contredit, qu'il a été fasciste, « *pro-Boche* » (sic). On n'est pas non plus à un contresens près. Quand nous aurons cessé de caricaturer grossièrement Coubertin, nous en viendrons peut-être à le connaître tel qu'il était.

Souvent en effet, le discours sur le baron, quand il existe, quand il échappe au silence, s'est distingué par ses excès, son manque de mesure ; toujours il manque, c'est un terme particulièrement cher à Coubertin, de *fair-play*. Jamais Coubertin n'a traité ses adversaires, mot qu'il préférait à ennemis, de la manière dont on s'en est pris à lui. Ses contradicteurs ignorent qu'il existe une médaille personnelle Pierre de Coubertin du *fair-play* dont la valeur est pour certains supérieure à un or olympique. Ils feraient bien de s'en souvenir.

Loin de sacrifier aux faussetés sans gêne, cet essai plus empathique étudie l'essor de l'Olympisme du vivant de Coubertin, de la I<sup>ère</sup> olympiade à Athènes, celle du marathonien Spyridon Louis, sur les terres grecques de l'Olympisme antique, à la XI<sup>e</sup> en Allemagne, celle de Jesse Owens, juste avant une guerre mondiale que Coubertin ne verra pas puisqu'il meurt deux ans plus tôt. À l'époque, il est déjà critiqué et ne manque pas d'adversaires. On lui reproche notamment d'avoir démenagé les structures du CIO en Suisse, d'être un mauvais Français. Lorsqu'il décède soudainement dans ce même pays, Coubertin est affaibli, appauvri, vivement préoccupé par la santé de ses enfants. Il n'est plus que l'ombre de lui-même.

Les onze Jeux d'été et quatre Jeux d'hiver que dure sa vie, il voit vivre et évoluer l'Olympisme, qu'il ne

cesse de revendiquer comme sa chose, son enfant. De nouveaux éléments s'y agrègent d'Olympiade en Olympiade. Un vrai décorum, où la Flamme joue un rôle central, se met en place.

L'auteur n'esquive aucun des reproches qui sont faits au grand homme. Son colonialisme, à l'époque où tout le pays, les travaux historiques de Raoul Girardet l'ont montré, était épris de « *la plus grande France* ». Certaines phrases, citées ici, sont directes, brutales. Comme celles de Jules Ferry, elles choquent, aujourd'hui comme hier. Coubertin raciste ? Pas sûr, mais il existe bien à ses yeux noirs et perçants une différence entre les races, une hiérarchie. Comme un fait exprès, une coïncidence, le ministère des Colonies s'établit en 1910 rue Oudinot, celle où il a vu le jour. Pierre de Coubertin était un homme de son temps qui a dit des mots de son époque. Il est mal venu de les répéter aujourd'hui pour lui nuire.

Et que dire de sa misogynie, une forme de racisme, à l'époque où les femmes sportives tentaient de gagner leurs droits ? Comme un symbole, il a fallu attendre en 1925 son départ de la présidence, exceptionnellement longue et qui n'aurait pas d'équivalent, pour que, à Amsterdam en 1928, les femmes pénètrent le cœur des Jeux, l'athlétisme. Non seulement sa vision des femmes est réductrice mais elle n'évolue pas sur plusieurs décennies. Entre l'homme qui s'étonne

de trouver une poignée de compétitrices en 1900, celui qui refuse de tendre l'oreille à la pionnière Alice Milliat en 1922, et celui qui, en 1928, alors qu'il n'est plus président du CIO, s'offusque pudibond du corps des femmes en maillot dans les courses les plus longues, aucune différence. On ne trouve pas le moindre propos féministe sous sa plume. Soit. Des phrases et des formules brutales sont là, telle « *l'Olympiade femelle* », mais cela doit-il expliquer, de manière aussi courte que brutale, qu'on le voue aux gémonies ? Plus que de ramener Coubertin à ce qu'il a dit ou écrit – à ce qu'on lui a fait dire ou écrire –, des phrases qui sont des phrases d'un temps et d'une époque, ne peut-on le ramener à une œuvre mondiale indiscutable qui plaide brillamment pour lui, les Jeux ? D'autres pays pourraient nous l'envier et nous le traitons mal.

Personnage clivant au temps de l'emprise navrante du politiquement correct, le baron français est à découvrir, à redécouvrir. Il faut comparer ce qu'il a dit ou ce qu'on lui a fait dire à son œuvre. Tous les spectateurs ou, bien plus nombreux, les téléspectateurs des Jeux, du moment qu'ils les regardent, les admirent, deviennent des disciples de Coubertin. À nous, avec cette liberté qu'il aimait tant, de ne pas être ses enfants ingrats. En 2024, dans son pays, cet homme est, contre toute attente, largement absent, tout comme l'est la langue française dans le dispositif

de l'Olympisme. Coubertin et le français sont deux absences, deux silences incompréhensibles.

Et pourtant on n'a pas à s'excuser d'aimer et d'admirer Pierre de Coubertin.

Guy Drut



*à Nicolas Bourguinat*

*à Jean Kahn*

*à Philippe Rygiel*

*à Didier Travier*

*40 ans! 40!*



*Citius, Altius, Fortius : plus vite,  
plus haut, plus fort : c'est la devise du  
Comité International et la raison d'être  
de tout l'Olympisme.*

Pierre de Coubertin

*Qui sait pourtant si ce soir, errant  
dans les ruines d'Olympie, les grands  
disparus ne se disent pas les uns  
les autres, dans le langage muet  
des ombres, l'étonnante nouvelle  
venue d'Athènes : les Olympiades  
recommencent !*

Id.

*Il n'est de combat plus noble à chanter  
que celui des Jeux olympiques.*

Pindare

*Pourquoi allez-vous à Olympie ?  
Les tourments de la vie ne vous  
suffisent pas ?*

Épictète



## Enfances

Né, bien né, né coiffé sous le Second Empire, le jour de l'an 1863 à 5 h du soir, Pierre, baron de Coubertin, est né dans le 7<sup>e</sup> arrondissement de Paris au 20, rue Oudinot, hôtel familial sis dans les beaux quartiers, dans une famille noble, aristocratique.

Vivant de ses rentes, son père Jacques est un peintre classique de genre, élève d'un élève de David, dont les compositions historiques ou religieuses lui valurent d'être exposé au Salon dès 1846, puis la Légion d'honneur en 1865, à la différence du plus fameux de ses fils, qui reçut peu de récompenses françaises et fut, à son grand regret, l'un des Français les moins décorés.

Une toile de Coubertin père a été achetée par Napoléon III, une autre, *Le Cortège pontifical*, offerte au Vatican, une troisième, *Rénovation des Jeux olympiques*, peinte en hommage à son fils. Cette œuvre, qui fera quinze ans la couverture de *La Revue olympique*, traduit la tendresse du père pour le fils. De la même façon, son frère Paul brodera une brève comédie en vers sur les Jeux, *Dante et Virgile à l'Union des sports*. Les Coubertin ratifient le choix de leur cadet.

Sa mère, Agathe Marie-Marcelle, est aussi d'ascendance noble : c'est une Gigault de Crisenoy, de lointaine origine normande. Cœur en or, elle se consacre aux œuvres pieuses. Des miséreux rendent visite à cette femme, escrimeuse et cavalière à ses heures, comme sa fille Marie.

Pierre est le quatrième enfant du couple. Paul et Albert, ses aînés, sont nés en 1847 et 1848. Même adulte, Coubertin se tiendra loin d'eux et ne leur écrira pas. Sa sœur, dont il est proche, est son aînée de sept ans. Elle aime les sports qui, pour l'heure, le trouvent indifférent. Il ne pratique pas encore ceux qui seront les siens : l'aviron, l'ancien canotage, l'équitation, l'escrime – qui figureront dans toutes les Olympiades –, la boxe française puis anglaise et la bicyclette, bien avant ses compatriotes.

La famille ne se perd pas en mondanités, reste dans sa demeure et y reçoit des proches du même monde ; ainsi Félicie de Fauveau, une sculptrice, ou Charles Landelle, un portraitiste. Coubertin grandit dans un milieu extrêmement sensible à l'art, ouvert à la beauté.

Lui qui tiendra à la « *circulation des Olympiades* » change de résidence au fil de l'an. C'est presque d'un nomadisme familial dont il s'agit : l'hiver et le printemps se passent à Paris, avant six semaines dans le chalet familial d'Étretat, où les Coubertin

fréquentent une colonie d'artistes dans l'air du temps. L'été se poursuit dans le Pays de Caux, à Mirville, en Haute-Normandie, le lieu préféré de Coubertin, et octobre dans le château éponyme de Coubertin, dans la vallée de Chevreuse.

Mirville est une gentilhommière du XVI<sup>e</sup> siècle en grès, en silex et en briques, dotée d'un étang dans lequel pratiquer l'aviron, le sport préféré de Coubertin. Il se peut que les premières parties de *lawn tennis* en France y aient été données. De même que sa bicyclette s'appelle, comme au cabaret du Moulin-Rouge, Nini Pattes-en-l'air, sa périssoire est baptisée, à l'africaine, Tam Tam. Jeune, Coubertin apprend à bouger quand, par exemple, au nom de leur foi, ses parents l'emmènent à Rome, où son frère Paul officie comme zouave pontifical.

C'est dire le catholicisme régnant dans la famille, et retrouvé sur les toiles paternelles, ou dans le voyage à Rome en train et avec un voiturin pour assister au premier concile de 1869 sur l'Infaillibilité pontificale souhaité par le pape Pie IX. La famille vit au plus près de la religion qui structure sa vie au quotidien. Si Coubertin a pris assez vite du champ par rapport à elle, il la connaît, en sait les signes, les codes. Il n'ira pas jusqu'à les critiquer, les transgresser.

Des deux côtés, des figures sont marquantes. La branche paternelle est d'origine italienne. Pierre Fredy

fut anobli par ce Louis XI au sujet duquel Coubertin, historien aussi, a écrit quelques lignes. Felice de Fredy découvrit à Rome la sculpture antique du Laocoon dans l'ancien jardin de cet empereur Néron qui fit créer en 65 après J.-C. ses propres jeux pour mieux tricher dans la course de char, et dans le concours de chant qu'il fit ajouter, persuadé qu'il était d'être le fils d'Apollon.

Jean Frédy a acquis la terre de Coubertin, et François Frédy épousa la petite-nièce de Cyrano de Bergerac. Cette famille de moyenne noblesse ne fréquente pas la Cour et reste chez elle. Un de ses membres, Bertier de Savigny, intendant de Paris, fut l'une des premières victimes de la Révolution et connut une fin singulièrement horrible. La Révolution était une période que Coubertin n'aimait pas, surtout la Terreur.

De la branche maternelle, plus ancienne, des membres auraient été des proches de Rollon le Viking, puis de Guillaume le Conquérant, au sujet duquel Coubertin écrivit des lignes qui sont un autoportrait de la manière dont il travaille à plusieurs dans le cadre du Comité International Olympique, le CIO : « *Ayant ainsi constitué un corps expéditionnaire, il l'émonda, l'expurgea, le tritura, durcissant les muscles et les âmes par un entraînement à la moderne et arrivant à créer entre ces hommes dissemblables une cohésion extrême* ».

Un des membres de la famille maternelle, le comte de Chavigny, fut secrétaire d'État aux Affaires étrangères de Louis XIII. D'un côté, de l'autre, la vie de la famille croisa parfois la grande histoire de France. Dans ce groupe catholique ultramontain, on s'afflige d'un régime récent et honni, la République, *la gueuse*, on lit le quotidien *L'Univers* de Veillot, aussi goûté dans les presbytères.

La devise des Coubertin, retrouvée sur l'ex-libris du baron, est *Voir loin, parler franc, agir ferme*. Il n'y dérogera pas au cours de son trajet olympique sur quarante ans, de 1896 à 1936, et dira d'elle qu'elle est un « *programme de philosophie individuelle pratique aussi bien que de politique générale* ».

Quant aux agissements des hommes, il les compare, sous le signe du dynamisme, aux flots : « *Les actions humaines ne ressemblent-elles pas aux vagues distinctes et pourtant solidaires, sans commencements ni fins appréciables ?* ». Coubertin ou le mouvement, celui du temps et celui du sang. L'évolution des Jeux olympiques sera une image de cet essor. Aucune Olympiade ne dupliquera la précédente, elle l'enrichira.

Un pays aussi, une contrée irréelle où l'enfant ne se rendra pas : la Croatie. Agram, le nom allemand de Zagreb, le charme par son euphonie. Deux années, dans sa chambre à l'entresol, entre une peau d'ours

blanc et un piano droit, il rêve de ce pays recréé. C'est son « *entreprise imaginaire* ». Il trace le plan du palais, des chemins de fer, de l'opéra national, sans oublier, parce qu'il aime écrire, et rédigera environ 15 000 pages parfois difficiles, voire 30 000, ou même plus encore selon d'autres sources, de tenir le *Journal officiel de Croatie*. À moins de 10 ans, Coubertin révèle son goût de l'utopie, de l'étranger, de la force active. Il est un enfant à part qui songe et pratique cette autre forme de rêve, l'écriture.

Quelle que soit la masse de travail à laquelle il s'astreint, il ne cessera, de *L'Éducation en Angleterre – 1888 –* à *L'Anthologie – 1933 –*, d'écrire, de publier. Son dernier article est paru peu avant sa mort. L'encre lui vient naturellement aux doigts. Ce polygraphe écrit dans différentes directions, des essais à l'histoire ou aux articles de journaux.

Et l'école revient pour lui aux jésuites. Rue Oudinot, son précepteur en est un. L'écolier rentre un an comme demi-pensionnaire dans le dur collège jésuite de la rue de Vaugirard, que fréquentera plus tard le jeune Charles de Gaulle, avant de passer six ans, à partir de 1874, à l'externat du collège jésuite Saint-Ignace, rue de Madrid dans le 8<sup>e</sup> arrondissement. Les murs de l'établissement de la congrégation se dressent de chaque côté de la voie : « *Tout y est grand et commode, l'air et la lumière pénètrent à flots* ».